



TEXTE INTÉGRAL

Paule du BOUCHET



née en 1951

Cette romancière aime situer ses histoires dans des cadres historiques précis, évoqués avec soin : par exemple la France en 1914 (*Le Journal d'Adèle*, 1998), la Pologne en 1939 (*Chante Luna*, 2005).

Paris en 1918

Peu de temps avant la fin de la Première Guerre mondiale, Paris est à portée des canons allemands ; elle est bombardée le 23 mars 1918. À partir du mois d'avril, deux millions de soldats américains sont envoyés en France en renfort. Le 26 avril, les forces allemandes cessent leur offensive en Picardie.

Cette partie représente une pause pour le narrateur.

1. **porter en sautoir** : porter autour du cou, en collier sur la poitrine.

2. **un chef de rayon** : dans un grand magasin, personne qui est responsable d'un secteur où l'on vend des marchandises de même nature.

3. **qui n'appartiennent qu'à la maturité** : que seuls les adultes possèdent.

Initiales (début)

Un homme au regard très bleu

C'était une fin d'après-midi d'avril de l'année 1918. La journée avait eu cette douceur fragile des premiers jours de printemps et la soirée s'annonçait calme. Les Parisiens la goûtaient d'autant plus qu'ils n'avaient pas entendu tonner le canon allemand depuis quelques jours et que là, à Paris, ce Paris si meurtri depuis le début de la guerre, il semblait qu'on allât vers une sorte de paix.

En pensant à ce mot de « paix », Juliette Swift ^{ébaucher} esquissa un sourire. Elle regarda l'heure sur la montre d'argent qu'elle portait en sautoir¹. 5 h 20. Le magasin allait fermer dans une grande demi-heure. En sortant, elle irait flâner le long du quai, elle s'attarderait à regarder trembler les feuilles naissantes au-dessus de l'eau, avant de se rendre chez sa mère qu'elle n'avait pas vue depuis plusieurs jours. Juliette entreprit de ranger ses stocks sous l'étalage. Elle était employée aux grands magasins de la Belle Jardinière, face au Pont-Neuf. Elle tenait le rayon « Toilettes de dames ». Les clientes encore nombreuses se pressaient à l'unique caisse près de l'entrée, non loin du rayon de Juliette. Dans le brouhaha des voix, elle cueillait des bribes de phrases. Elle s'amusait souvent à regarder les visages et à imaginer les vies. Pour l'heure, les propos qui lui parvenaient évoquaient la terrible offensive allemande dans la Somme, la difficulté qu'avaient les troupes françaises à tenir malgré le renfort des alliés anglais et américains, les blessés, les morts, les fils, les pères, les maris, les frères, dont on était sans nouvelles.

La douleur se lisait sur les visages, sous le masque de la pudeur, de la dignité, de la compassion, mais la douleur était là, dans cette file de femmes. La bataille qui faisait rage depuis bientôt trois semaines là-haut, dans le Nord, paraissait plus meurtrière, si la chose était possible, que toutes celles dont Juliette avait entendu parler jusqu'alors.

Tout à coup elle s'entendit héler :

– Juliette !

C'était le chef de rayon². Il était accompagné d'un homme, grand, au regard très bleu. Un regard clair qui frappait d'emblée, éclairant un beau visage régulier. Les traits de ce visage avaient encore l'indécision de la jeunesse, une espèce de flottement inquiet, mais portaient en même temps une lassitude et une détermination qui n'appartiennent qu'à la maturité³. Le blond sale d'une barbe de quelques jours mangeant irrégulièrement le menton et les joues contrastait avec ces yeux limpides et contribuait à l'impression de vivante contradiction qui émanait de ce visage, achevant de le rendre extraordinairement émouvant.

– Monsieur ne parle pas le français. Voulez-vous vous occuper de lui, je vous prie.

(À suivre...)

Paule du BOUCHET, « Initiales », dans *À la vie à la mort*, Scripto, © Gallimard Jeunesse, 2002.